

GACETA MÉDICA

DE MEXICO.

PERIÓDICO DE LA SECCION MÉDICA DE LA COMISION CIENTÍFICA.

Se reciben suscripciones en México, en la casa del Sr. D. Luis Hidalgo Carpio, calle de los Bajos de Porta-Coeli núm. 1, y en la alacena de D. Antonio de la Torre.

En los Departamentos, en la casa de los Sres. correspondientes de "La Gaceta Médica."

La suscripcion es de 25 centavos por entrega y el pago se hará al recibirla el suscriptor.

La insercion de avisos se convendrá en el despacho de "La Sociedad," calle de los Bajos de San Agustín número 1.

SUMARIO.

Sur la prophylaxie de la fièvre jaune.—Rapport.—Clorosis, por el Sr. D. José Olvera.—Observacion de tabardillo, por el Sr. Jimenez.—Constitucion Médica, extracto de las actas de las sesiones del 5 de Julio y 2 de Agosto, por la Secretaría.

PATHOLOGIE.

Rapport sur la prophylaxie de la fièvre jaune.

Monsieur le Président de la *Commission Scientifique* a transmis à la Section de Médecine, pour prendre son avis, une lettre reçue de Bordeaux par Son Excellence M. le Maréchal Bazaine. Cette lettre est ainsi conçue:

"Bordeaux, 7 Mars 1865.

«A SON EXCELLENCE LE MARECHAL BAZAINE, COMMANDANT EN CHEF
LES TROUPES FRANÇAISES AU MEXIQUE.

Excellence,

«Depuis plusieurs années je m'occupe de la rédaction d'un long travail *sur les épidémies en général et sur la fièvre jaune en particulier.*

«Il y a quelques années on parla beaucoup d'un mode de préservation de la fièvre jaune et préserver vaut mieux que guérir.

«Cette découverte excita très vivement, dit-on, la jalousie haineuse des médecins, contre celui qui la fit; comme tout novateur il fut persécuté à outrance, et il vit sa découverte jugée militairement par un tribunal composé d'un seul individu, puis exécutée avec la précipitation des états de siège. Bientôt après, les journaux annoncèrent qu'il avait été empoisonné par ses confrères, celui qui avait voulu prouver et avait trop prouvé, peut-être, que la fièvre jaune avait sa vaccination de même que la Variole a son préservatif dans le cowpox.

« La France aime le progrès et, aujourd'hui que nos soldats se trouvent dans l'un des foyers d'où la fièvre jaune est *pour ainsi dire* originaire, j'ai l'honneur de proposer à votre Excellence, de faire observer si les hommes qui ont subi accidentellement la morsure des serpents morbigènes ou des autres animaux venimeux, ne se trouvent pas exempts de la terrible épidémie.

« Je crois, comme l'a très bien dit le docteur Manzini dans son excellent ouvrage (*Histoire de l'inoculation préservative de la fièvre jaune pratiquée par ordre du Gouvernement Espagnol*), que cette prophylaxie n'a pas été suffisamment étudiée. Nos savants docteurs français sauront, je crois, voir ce que d'autres n'ont pu ou n'ont pas voulu reconnaître.

« Je vous serai très reconnaissant, Excellence, de vouloir bien me faire adresser une réponse dès que l'on aura recueilli des documents.

« Permettez-moi de vous offrir quelques-unes de mes publications qui traitent de la fièvre jaune et d'autres épidémies. J'aurai le plaisir de vous adresser le premier exemplaire de mon grand travail, dès qu'il sera imprimé.

« Daignez agréer, Excellence, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

« Dr. TÉLÈPHE P. DESMARTIS,

Médecin des Sauveteurs de la Gironde, à Bordeaux, rue Turtal n° 13. »

Votre commission est d'avis qu'une lettre ainsi conçue ne mérite pas d'occuper l'attention de vos séances. Mais elle semble indiquer que quelques convictions en Europe restent encore égarées au sujet des manœuvres médicales dont la Havane fut le théâtre en 1855. S'il en est ainsi, notre silence serait une faute. Cette lettre a d'ailleurs éveillé dans l'esprit de son Excellence une pensée humanitaire dont monsieur le président de la *Commission Scientifique* a été l'interprète auprès de nous. Cette pensée devait naturellement recevoir dans nos réunions l'accueil le plus sympathique. Notre corps médical, en effet, a toujours compris l'importance hors ligne de tous les travaux consciencieux qui auraient pour but la recherche de moyens prophylactiques contre la fièvre jaune. L'appel fait aujourd'hui à notre attention sur ce sujet d'une importance si vitale pour le Mexique n'est qu'une occasion pour nous d'exprimer avec le plus grand empressement notre vive sollicitude pour cette étude intéressante. C'est dans l'ensemble de ces sentiments et non dans la lettre de M. Téléphe Desmartis que nous devons puiser le mobile de notre réponse à Son Excellence M. le Maréchal.

Malheureusement pour la science et à notre grand regret, nous ne saurions arrêter nos méditations sur la prophylaxie de la fièvre jaune sans faire le pénible aveu de la pauvreté de nos moyens d'action. Tout est encore à inventer, en effet, tout est à trouver sur ce sujet qui intéresse si vivement l'hygiène des côtes du Golfe. Nous voudrions pouvoir dire que le Dr. Humboldt a mérité la reconnaissance de ces localités désolées; mais nous sommes forcés de reconnaître qu'il n'a absolument rendu aucun service aux questions d'hygiène et de théra-

peutique qui se lie avec la prophylaxie et le traitement de la fièvre jaune. Avant de porter l'attention sur les pratiques dont ce médecin a été l'inventeur nous devons nous empresser de dire qu'il ne nous paraît pas juste de le faire figurer, ainsi que l'a fait M. Têlèphe, parmi les martyrs de la science injustement persécutés. Bien loin d'avoir été en butte à des oppositions haineuses, le Dr. de Humboldt ne fut que trop légèrement protégé en 1855 par les hautes autorités de l'île de Cuba, et non-seulement il ne mourut pas dans cette résidence sous les atteintes d'un poison lâchement administré par ses confrères, comme M. Desmartis, de Bordeaux, a eu la témérité de le dire, mais il a succombé à Vera-Cruz en 1857 aux atteintes d'une pneumonie des mieux caractérisées.

Est-il d'ailleurs nécessaire de reproduire aujourd'hui ce que tous les journaux d'Europe ont dit en 1856 et en 1857 sur les pratiques du Dr. Humboldt? Nous l'aurions cru certainement fort inutile, si la lettre de Mr. Têlèphe Desmartis n'était venue nous révéler qu'il peut y avoir encore quelque intérêt à rétablir la vérité des faits. Nous allons nous acquitter de ce devoir.

Nous avons entendu assurer que, dans certaines localités de la Louisiane, règne la croyance que des hommes mordus par des serpents venimeux ont été préservés du vomito par cette morsure. Nous ignorons absolument jusqu'à quel point existe cette pensée sur les bords du Mississipi et si elle repose sur des faits réels de préservation; mais nous pouvons affirmer que cette conviction n'existe dans l'esprit de personne sur les plages du Mexique; nous pouvons affirmer encore que de pareils faits, s'ils ont été réels quelque part, n'ont reçu en aucun lieu la sanction publique d'un médecin exerçant dans les localités auxquelles on les attribue.

Toujours est-il que de Humboldt paraît s'être inspiré de ces croyances lorsqu'il résidait à la Nouvelle-Orléans en 1854. Ce fut de cette ville, en effet, qu'il écrivit au Capitaine-Général de l'île de Cuba demandant à faire l'application publique, sous la protection de l'autorité, d'une inoculation préservatrice de la fièvre jaune. A la vérité, se présentant plus tard lui-même comme témoin oculaire de ces préservations par morsure de reptile, il prétendit avoir observé ces faits sur des forçats qui voyageaient de Perote à Vera-Cruz. Mais de Humboldt a-t-il jamais voyagé de Perote à Vera-Cruz en semblable compagnie? Et si c'est vrai, a-t-il été mis à même de suivre, au port, le temps voulu, les hommes atteints en route par des serpents préservateurs? Nous pouvons raisonnablement croire qu'il n'en a pas été ainsi, et pour avoir cette conviction, il nous suffit de savoir que ce confrère exerça à Vera-Cruz la médecine civile et qu'aucune charge publique ne l'attachait au service médical du baigne de cette ville. D'ailleurs, entre son départ de ce port et son arrivée à Cuba, un séjour prolongé à la Nouvelle-Orléans ne paraît pas témoigner d'une bien grande préoccupation se rattachant à une découverte humanitaire qui aurait eu Vera-Cruz pour point de départ. Au surplus, de Humboldt, pressé de dire quelle était l'espèce de serpent qui avait été

le sujet de ses observations, répondit que ses souvenirs lui permettaient seulement de signaler chez ce reptile *l'existence de membres abdominaux et thoraciques rudimentaires*.

En portant notre attention sur toutes ces circonstances, nous y voyons les premiers indices d'assertions peu dignes de crédit, et notre confiance ainsi ébranlée ne trouvera pas dans la suite de cet examen l'occasion de se relever, ainsi que nous allons le voir.

Accueilli dans sa demande au Capitaine-Général de Cuba et parfaitement appuyé dans son projet, de Humboldt se rendit à la Havane où il pratiqua un très grand nombre d'opérations dans les hopitaux militaires, au domicile des immigrants et dans une Maison de Santé qui acquit en peu de temps une grande vogue. Ce fut dans l'hiver de 1854 à 1855. Les évènements parurent tout d'abord donner raison aux espérances publiques. Sous l'influence d'une constitution médicale qui avait le choléra et les dysenteries pour base, l'été de 1855 fut extrêmement bénin au point de vue de la fièvre jaune. Mais la saison de 1856 fut d'autant plus funeste que les sujets épargnés l'année précédente s'ajoutant au courant régulier de l'immigration doublèrent pour ainsi dire l'aliment habituel de l'épidémie du vomito. Les déceptions alors devinrent nombreuses. Les illusionnés prétendirent encore les atténuer par des chiffres. Mais la numération elle-même fut assez décevante pour que l'inoculation de Humboldt ne conservât plus de crédit que dans l'esprit des malades légèrement atteints s'obstinant à attribuer à la prophylaxie la bénignité de leurs souffrances. Ce fut alors que l'inventeur jugea prudent de se soustraire aux clameurs et à l'abandon par la retraite.

La question était jugée; d'autant plus que le bruit qui se fit amena des praticiens estimables auprès du novateur. Malgré les favorables rapports que lui valurent d'abord les séductions de sa personne, son spécifique transporté ailleurs, surtout aux mains des habiles médecins de la marine française à la Martinique, fut jugé bientôt avec une consciencieuse compétence et tomba dans un discrédit mérité.

Mais quelle était cette substance inoculée par de Humboldt. La question lui fut adressée à lui-même et il y répondit en affirmant qu'il inoculait le venin d'un serpent. A cette première assertion il ajouta les suivantes: 1^o Le serpent dont il faisait usage se rencontrait dans les environs de Vera-Cruz. 2^o Son venin avait été recueilli sur un morceau de foie de mouton mordu par le reptile. 3^o Ce foie abandonné à la putréfaction, ainsi porteur du venin préservateur, formait un magma de matière animale putréfiée qui servait aux inoculations havanaises.

Nous avons déjà dit et nous répétons qu'on n'a jamais entendu parler d'un pareil serpent sur les côtes du Golfe du Mexique. Au surplus, lorsque le Dr. Humboldt pratiqua ses inoculations à la Havane, il ne fut jamais à la connaissance de personne qu'il lui ait été expédié de Vera-Cruz ou de la Louisiane au-

cun individu de l'espèce préservatrice. Il faudrait en conclure que le foie de mouton primitivement mordu sur les plages du Mexique fut l'unique source à laquelle l'inoculateur puisa pendant deux ans les élémens de ses opérations. Avons-nous besoin de faire ressortir l'absurde prétention de semblable pratique? Le venin d'un serpent est décomposable comme toute matière organisée. Comment comprendre que ce venin plongé dans une substance animale en fermentation pût conserver—nous ne dirons pas pendant deux ans sous le climat de la Havane, nous oserions dire pendant deux jours—sa composition moléculaire primitive ainsi que ses propriétés physiologiques? Cette considération nous permet d'affirmer que, s'il était vrai que de Humboldt eut, en effet, recours à un reptile, les manœuvres auxquelles il avoue s'être livré rendraient ses inoculations illusoire et feraient de ses pratiques une véritable mystification pour le monde médical.

Nous ne voulons pas dire cependant que ces pratiques absolument indignes de notre attention comme prophylaxie ne renferment aucun enseignement. Nous y voyons au contraire des motifs de méditation, et, tout d'abord, nous sommes frappés d'une chose: c'est que les inoculations de la Havane se seraient pratiquées au moyen d'une substance animale putréfiée. Chaque coup de lancette représenterait ainsi une piqûre anatomique. Comment ne serait-il par survenu à la suite de semblable imprudence des accidens formidables? Le Conseil de Salubrité de Mexico ne perdit pas de vue ce danger, lorsque, consulté par l'autorité administrative de Vera-Cruz sur l'opportunité de permettre ce genre d'inoculations, il conseilla un refus absolu. Cette manière d'agir du Conseil de Salubrité était d'accord avec les leçons de l'expérience. Nous allons voir, cependant, que les faits observés à la Havane ne furent pas, en général, en rapport avec ces craintes si raisonnablement exprimées. Les accidens graves y furent fort rares. Nous ne sachons même pas qu'ils aient été l'objet d'aucune publication et ils ne sont venus à notre connaissance que pour un fait, rapporté par l'un de nous, relatif à une dame chez laquelle les phénomènes d'intoxication putride se compliquèrent de la manière la plus sérieuse.

Quoiqu'il en soit, l'absence de complications malheureuses sur des milliers d'inoculés nous permet de conclure que des matières animales *depuis longtemps décomposées* ne présentent pas le même danger que des substances *en voie de décomposition actuelle*. N'en fût-il pas ainsi, il faudrait admettre, ou bien que fort souvent de Humboldt n'inoculait rien, ou bien que parfois il faisait usage d'une substance considérablement affaiblie par la dilution, ou bien encore que la chaleur extrême de la Havane et les sucurs qui en sont la suite portent à la peau un poison dangereux qui de la sorte se trouverait soustrait aux centres de la vie.

Ainsi donc, chose triste à dire! tel fut au fond le caractère peu loyal de l'emploi de ce prétendu moyen prophylactique que notre esprit se trouve abandonné aux conjectures pour y puiser une instruction pratique. Est-il besoin de di-

re que les sentiments du vrai devoir et l'amour de l'humanité inspirent aux médecins vraiment dignes de ce titre une conduite plus franche et plus ouverte?

Il est cependant hors de doute que les inoculations de Humboldt étaient quelquefois suivies d'une réaction générale avec la manifestation de phénomènes où certains esprits s'obstinaient à voir des vomitos en miniature artificiellement produits. Mais, en même temps qu'il inoculait ses clients, ce médecin était dans l'habitude de leur administrer des doses élevées de Huaco, de sulfate de quinine et d'iodure de potassium. Il est incontestable que ces moyens suffiraient à produire chez un grand nombre de sujets la céphalalgie, le vertige, le mouvement fébrile, les courbatures des membres et du tronc, des signes d'embarras gastrique, etc. . . .

De Humboldt réussissait donc souvent à provoquer une réaction sensible chez ses inoculés. Mais les événements prouvèrent qu'il ne suffit pas d'une réaction fébrile, provoquant une élimination quelconque, pour éliminer en même temps le principe déjà absorbé de la fièvre jaune. Les inoculés eurent plus tard cette maladie et beaucoup en moururent.

A côté de cette déception, une vérité est restée debout: c'est que cette maladie n'atteint que bien rarement deux fois le même sujet et, dès lors qu'elle se sert à elle-même de préservatif, il n'est pas déraisonnable de croire qu'un moyen artificiel puisse provoquer dans l'économie une réaction pathologique appartenant au même ordre de symptômes et produisant des conséquences analogues. L'expérience paraît, d'ailleurs, nous indiquer que la nature elle-même, sans le secours de l'art, a rendu quelquefois cet éminent service. Effectivement, l'un de nous, le Dr. Jourdanet, qui a longtemps exercé sur les côtes du Golfe, croit pouvoir affirmer que des sujets atteints de fièvres diverses sur différentes localités de cette côte y ont puisé les éléments de préservation du vomito. C'est là un sujet à observer et à débattre, sujet qui peut devenir riche en déductions pratiques. Au dire de notre confrère, le fait ne se présenterait pas avec une généralité telle qu'il pût être érigé en règle absolue. Le point est d'ailleurs discutable pour un grand nombre de cas qui peuvent être qualifiés légitimement de vomitos avortés sous les apparences trompeuses de fièvres gastriques simples. Mais, en dehors de la possibilité de cette confusion, il y a des cas avérés de préservation par des accès de fièvres intermittentes. Il serait, sans doute, désirable que ce fait de prophylaxie fût absolu. Nous ne pensons pas, cependant, que l'esprit ait besoin de procéder avec cette exigence pour y voir un phénomène très digne d'intérêt et pour affirmer que, si parfois ou souvent une fièvre intermittente et un embarras gastrique ont pu préserver de la fièvre jaune, une réaction morbide artificiellement provoquée pourra arriver au même résultat prophylactique. En nous abandonnant à cet espoir, malgré les déceptions du procédé de Humboldt, nous n'avons pas la crainte de nous être livrés à des calculs théoriques sans portée; car il n'est jamais hors de raison d'observer la nature et d'aspirer à l'imiter.

Les pratiques de la Havane, si elles avaient été loyalement exercées, auraient eu le mérite de reposer sur ces bases raisonnables. Telles qu'elles nous sont connues, elles nuisent, sans l'avoir servie, à l'idée qui nous amènera peut-être un jour aux grands résultats dont nous nous sommes occupés dans cette étude, car les déceptions que ces pratiques ont produites entretiennent une méfiance générale dans les esprits et le plus grand découragement parmi les chercheurs honnêtes. Nous devons d'autant plus déplorer ce résultat que les inoculations de la Havane n'ont pas même fait l'essai du moyen qu'elles ont discrédité; car de Humboldt n'inocula jamais un venin de reptile, ou, s'il l'inocula, ce fut après qu'une fermentation putride l'avait complètement décomposé.

Les expériences sont donc encore à faire et, sans préjuger le choix des moyens, nous pensons qu'elles devraient être tentées. L'idée de prévenir les atteintes du vomito par l'inoculation trouvera, d'ailleurs, d'autres éléments d'action. Les substances propres à empêcher les fermentations putrides de nos liquides sont nombreuses et variées. S'il est vrai, d'après Claude Bernard, que la plupart d'entr'elles ne peuvent remplir ce but dans le sang qu'en le décomposant de manière à lui enlever les propriétés de la vie, il en est d'autres qui arrivent au résultat salutaire sans faire courir ce danger. En rappelant, pour preuve, que les sulfites et les hyposulfites alcalins sont dans ce cas, ainsi que l'a démontré M. Polly, nous voulons moins les indiquer à l'attention que faire entendre que d'autres matières inoculables peuvent présenter la même innocuité pour la vie et être essayées sans péril. Telle est d'ailleurs l'importance du sujet qui est en cause que, sans conseiller des imprudences coupables, nous ne sommes pas d'avis que ce genre d'essais se fasse avec une timidité puérole.

Mais nous nous arrêtons pour ne pas dépasser les limites qui nous sont imposées par les intentions de la section de médecine, et, afin de présenter avec plus de précision l'expression des pensées qui dominent dans cet écrit, nous le terminerons par les propositions suivantes :

1^o S'il y a des localités où règne la conviction qu'une morsure de serpent préserve de la fièvre jaune, il n'est pas à notre connaissance que cette conviction émane de faits observés par des personnes compétentes.

2^o On n'a jamais connu la vraie nature de la substance inoculée par de Humboldt, et l'on a pu, non sans raison, se livrer à la pensée que souvent cette inoculation était illusoire n'ayant pour base aucune matière active.

3^o Lorsqu'une substance septique a été réellement inoculée par ce médecin, différents degrés d'action ont décelé la diversité de sa nature ou de sa concentration; et de toutes façons, son emploi est resté sans résultats prophylactiques appréciables ou dûment constatés.

4^o On ne peut pas considérer les expériences de Humboldt comme étant la preuve de la nullité d'action du venin d'un serpent comme prophylactique de la fièvre jaune, puisque ce confrère ou bien n'inocula point ce venin, ou bien l'inocula décomposé par la fermentation putride.

5º Cette expérience serait donc à faire, si des raisons plausibles arrivaient à en démontrer l'opportunité; mais il est de notre devoir d'en signaler les dangers, tout en admettant qu'elle est permise dans les limites d'une prudence éclairée et d'une conscience sévère.

6º Nous terminons ce rapport en exprimant le vœu qu'il soit nommé une commission permanente chargée d'étudier toutes les questions qui se rattachent à la fièvre jaune.

DR. JOURDANET.

ANGEL IGLESIAS.

JOSÉ M. REYES.

CLOROSIS.

El Sr. D. José Olvera, médico de esta capital, ha remitido en Mayo de este año, á la Seccion de Medicina una Memoria sobre la clórosis, en la cual comienza por declararse en contra de la opinion de ciertos autores que no ven en la anemia y dicha enfermedad dos entidades distintas, porque dice: «si solamente la disminucion de los glóbulos de la sangre fuera lo que constituye la naturaleza de estas dos enfermedades, serian ciertamente iguales; pero yo creo que son diferentes, porque la anemia viene de la simple disminucion de glóbulos producida por pérdida de los elementos principales de la sangre, como sucede en una hemorragia ó en ciertos padecimientos como la espermatorrea, mientras que la clorosis es la expresion de una afeccion del bazo ó de sus nervios.

«Mr. J. Beclard y despues de él, MM. Kölliker, Moleschott y Gray han demostrado que el bazo sirve para destruir el exceso de glóbulos de la sangre: ¿pero no habrá circunstancias en las cuales destruya mas de lo que se pueda llamar exceso? Yo sí lo creo; y una de ellas parece demostrada, quiero hablar de una enfermedad en que hay aumento de volúmen notable del bazo y en la que es característica la disminucion de glóbulos; dicha enfermedad es la caquexia paludiana, en la cual es mas fácil suponer que el veneno de los pantanos, produciendo la hipertrofia del bazo, aumente la energía de las funciones de éste, que no el que el veneno destruya los repetidos glóbulos en la misma sangre en circulacion.»

«¿Pero ademas de la caquexia peludiana no habrá otras enfermedades del género de ésta, cuyo sitio preciso pueda fijarse?»

El autor de la Memoria, adoptando las ideas de Virey, espresadas en el artículo *Pasion*, del Diccionario de Ciencias Médicas del año 1819, cree con dicho señor que el asiento de las pasiones está «en el centro nervioso (plexo solar) situado cerca del cardíá, el cual ha sido considerado como uno de los resortes